

***Le voleur vit en enfer* de Robert Morin et Lorraine Dufour  
Tiers monde, P.Q.**

Georges Privet

---

Numéro 100, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23686ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Privet, G. (2000). Compte rendu de [*Le voleur vit en enfer* de Robert Morin et Lorraine Dufour : tiers monde, P.Q.] *24 images*, (100), 30–30.

## LE VOLEUR VIT EN ENFER

de Robert Morin et Lorraine Dufour

### Tiers monde, P.Q.

Lorsque *24 images* m'a invité à choisir un film pour ce numéro spécial, j'ai spontanément songé à deux courts métrages vidéo qui m'ont toujours semblé se compléter étrangement: *Le voleur vit en enfer* de Robert Morin et Lorraine Dufour, qui raconte le délire d'un chômeur filmant la réalité de son nouveau quartier pour se convaincre qu'il n'est pas en train de devenir fou; et *Le temps des bouffons* de Pierre Falardeau, qui capture le délire d'un groupe de riches (les membres du Beaver Club) célébrant chaque année leur victoire d'il y a 200 ans. Ces deux courts métrages sont en quelque sorte les deux faces du même sujet (l'aliénation, le pouvoir des images et la colonisation de l'esprit); ce sont deux films d'«exclus» que leurs auteurs ont tournés (et narrés) quasiment seuls; deux œuvres angoissées qui me sont apparues quand je les ai découvertes — presque simultanément, en 1994, bien que *Le voleur...* date en fait de 1984 — comme des bouteilles à la mer, émergeant d'un océan d'images imbuables. Bref, deux films qui me semblaient complémentaires (un peu comme si le protagoniste du *Voleur...* était devenu le cameraman des *Bouffons*), interpellant de part et d'autre ceux qui s'aveuglent devant l'absurde environnant.

Si j'ai finalement choisi l'œuvre du tandem Morin-Dufour (n'oublions pas l'apport de cette collaboratrice discrète), c'est sans doute parce que je m'identifie plus à son délire désespéré — même son «happy end» ironique achève de «caler» son héros — qu'à l'appel au réveil rageur, mais porteur d'espoir, du superbe pamphlet de Falardeau. Pourquoi? Sans doute parce que j'ai toujours été étrangement attiré par les histoires de «fous» à la première personne du singulier; par ces films — ils vont de *Lolita* à *Taxi Driver*, en passant par *Série noire* et *Wise Blood* — où l'on devient le compagnon de voyage, le confident et l'ami d'un personnage qui s'avère (surprise!) complètement cinglé. Et Robert Morin — du *Voleur...* à *Windigo*, œuvrant seul ou avec d'autres — est pour moi l'un des maîtres du genre (si vous pensez que j'exagère, comparez ses voix off — remarquables — à celles de *Apocalypse Now* ou de *Goodfellas*).

Il y a beaucoup de choses que j'admire chez ce maniaque de la folie ordinaire, des héros schizoïdes et des récits au «je»: sa façon si particulière d'utiliser la voix off et la caméra subjective pour vous mettre dans la tête d'un personnage sans vous permettre d'en ressortir; sa fascination pour les êtres accros à une drogue — l'héroïne, l'alcool ou le plaisir de filmer... — qui les ronge tout en les aidant

à survivre; la nature inclassable et mutante de son œuvre (à mi-chemin entre le cinéma et la vidéo, le documentaire et la fiction); et aussi (et peut-être même surtout) la manière dont son imagination semble stimulée par une pauvreté de moyens qu'elle revendique et transcende.



Que dire alors du *Voleur...*, l'œuvre la plus fauchée et la plus brillante du tandem Morin-Dufour, construite avec trois fois rien: des images d'une maison isolée à trois côtés, plantée au milieu d'un quartier déprimant; un «cartoon» où Wyle E. Coyote devient le symbole d'une vie en chute libre; les appels répétés d'un fou (joué par Morin lui-même) à une ligne de déprimés anonymes; et la voix d'un pauvre vieillard chantant une chanson intitulée *La fortune* en pleine nuit, pendant que notre protagoniste «voit» le cœur d'une dinde battre lentement dans son four...

Que dire, sinon que Morin et Dufour ont fait plus que signer un film brillant, qui capture — peut-être mieux que tout autre — l'essence de la folie ordinaire «made in Québec»: ils ont fait un de ces chefs-d'œuvre fauchés qui vous donnent l'impression — peut-être trompeuse, mais stimulante — que la pauvreté de moyens n'est pas un obstacle à la perfection... ■